



Dioses de Josué Méndez

Prison dorée

par NICOLAS AZALBERT

Les Dieux de l'Olympe se sont installés dans de luxueuses villas, quelque part sur la côte péruvienne, dans un décor de rêve où les femmes sont divines. C'est, selon la formule consacrée, le Pérou, le paradis sur Terre. À des années lumière de Lima et de ses quartiers de misère ou encore du nord du pays d'où provient Élixa qui, en devenant la maîtresse d'Agustin, un riche industriel, accède à ce monde où tout est luxe, calme et volupté.

La critique attendue de ce milieu par le réalisateur de *Dias de Santiago* (2004) ne prend pas l'aspect d'une charge facile contre le pouvoir, l'argent, l'exploitation et la domination de classes. Beaucoup plus subtile, elle se développe délicatement depuis l'intérieur même de la classe riche pour finir par la faire apparaître comme une prison dorée où règnent le vide, la solitude et l'ennui. Aucun de

ses prisonniers n'est dupe, tous se savent condamnés. Andrea, la fille d'Agustin, sort en boîte tous les soirs pour ne pas rester chez elle, rentre dans des états comateux et ne se souvient pas avec qui elle a couché. « *Chez moi, c'est l'enfer* » dit-elle au téléphone à un ami qu'elle supplie de venir la chercher. Diego, son frère qui lui voue un amour incestueux, aspire à la même chose : « *On ne peut pas rester là, il faut partir.* »

On pourrait trouver oiseuses, voire provocantes, ces considérations existentielles de jeunes désemparés parce qu'ils ne manquent de rien mais, pour Josué Méndez, seule importe la vérité des personnages. À coups de légers travelings avant, il s'approche et se rapproche d'eux pour mieux les cerner, les isoler dans le cadre et les amener à se rendre, à tomber les masques. Lors d'une séance de pose, le photographe fait comprendre à Andrea (elle est mannequin) que son

ventre dépasse légèrement. Alors que la caméra se rapproche d'elle, le photographe lui demande si elle préfère attendre pour laisser passer le temps de la digestion ou si elle préfère qu'il retouche les photos après coup. Sa réponse (la deuxième solution) ne laisse alors pas de doute quant à son état. Dans cette magnifique séquence, passe le même trouble que dans *Umberto D* de Vittorio De Sica quand la petite bonne, en vaquant à ses occupations quotidiennes, regarde soudain son ventre rebondi et se met à pleurer. La rencontre a lieu avec le spectateur à qui Andrea apprend, et à lui seul, droit dans les yeux (elle regarde l'objectif) qu'elle est enceinte. Tout son désarroi se lit sur son visage et la tendresse ressentie pour elle est immédiate.

Pour trouver sa place au soleil et s'intégrer dans son nouveau milieu, Élixa, quant à elle, s'entraîne devant le miroir à sourire, fait semblant de se passionner pour la Bible et le nom savant des fleurs. Elle mène une entreprise de dépersonnalisation qui la coupe de sa famille dont elle a honte. En cherchant à renvoyer la bonne image qu'on suppose que l'autre attend, chacun ne vit que dans la crainte de déroger aux préceptes de cette communauté en vase clos. L'asphyxie n'est pas loin et la promiscuité malsaine. Quand Diego, profitant du sommeil éthylique de sa sœur, lui dégrafe son soutien-gorge et se masturbe à ses côtés, Méndez n'adopte pas pour autant un jugement moral. Il ne filme que la difficulté, sur le point d'être insurmontable, de respirer. Diego ira prendre l'air chez son employée de maison, se réfugie dans son giron maternel mais aussi s'ouvrira à un autre monde, celui des quartiers pauvres de Lima. Toute cette fin (le dernier quart d'heure) ne s'imposait pas. On y sent trop, au dernier moment, l'obligation de Méndez de montrer la vie, la générosité et la bonté des pauvres, alors que le sujet de son film n'était pas là.

DIOSES

Pérou, 2008

Scénario, réalisation : Josué Méndez

Image : Mario Bassino

Son : Rufino Basavilbaso

Montage : Roberto Benavides

Production : Chullachaki, Largo Cine, TS Productions

Distribution : Bodega Films

Interprétation : Maricielo Effio, Sergio Gjurinovic, Anahi de Cárdenas, Edgar Saba

Durée : 1h31

Sortie : 23 juin